

DON PAPA
ART PROGRAM

IMAGE DE COUVERTURE :

Œuvre de la lauréate du DON PAPA ART PROGRAM 2021

Yseult Perrault, *Les portes de corne* (Détail)

Polyptyque : acrylique sur toile, 280 x 200 cm

Pour ce nouveau millésime, Don Papa Rum est fier de s'associer, une fois encore, à la scène artistique française. Les artistes sélectionné·e·s pour cette édition présentent des œuvres illustrant le monde merveilleux et surnaturel de la terre natale de Don Papa, les Philippines.

Par un trait de pinceau, l'assemblage de teintes, des formes et des contrastes de matières, ainsi que des gestes réfléchis et nuancés, chaque artiste a su concevoir une création unique pour le Don Papa Art Program 2022 !

Créateur·rice·s, peintres, dessinateur·rice·s, sculpteur·euse·s et bâtisseur·euse·s de l'espace, nous proposent tou·te·s une œuvre originale à découvrir du 3 au 6 novembre au cœur de Paris.

Qui décrochera le Prix Don Papa Art Program 2022 et sera accueilli·e en résidence artistique durant un mois aux Philippines ?

Chez Don Papa, nous mettons en valeur la création, l'audace et la féerie. C'est pourquoi, il est si naturel pour nous aujourd'hui de confier notre image aux artistes contemporains et d'offrir un moment de découverte, d'échanges uniques et de fête !

SOMMAIRE

LA GENÈSE DU DON PAPA ART PROGRAM	p. 08 - 11
LE JURY 2022	p. 12 - 13
ACHOUR CÉLINE	p. 16 - 17
ARANGO ALEXANDRA	p. 18 - 19
BABARI SOPHIA	p. 20 - 21
BERNARD AMÉLIE	p. 22 - 23
BOCHOWSKI YOANNA	p. 24 - 25
BOURGAIS DANIEL	p. 26 - 27
COMO CLAUDE	p. 28 - 29
FENU JADE	p. 30 - 31
FISCHER DEBORAH	p. 32 - 33
FLAMENT MARION	p. 34 - 35
JAUREGUIBERRY ELLANDE	p. 36 - 37
KERLO SOLÈNE	p. 38 - 39
LEFEUVRE BENOÎT	p. 40 - 41
NIKOULINE NATACHA	p. 42 - 43
PANGILINAN MACHA	p. 44 - 45
RÉVAY JEANNE	p. 46 - 47
TESTU MAXIME	p. 48 - 49
VALENTE SARAH	p. 50 - 51
WANG JING	p. 52 - 53
WIKTORIA	p. 54 - 55
UN COMMISSARIAT <i>HOSTINGART</i>	p. 56 - 57

LA GENÈSE DU DON PAPA ART PROGRAM

La marque Don Papa Rum confie son image aux artistes d'aujourd'hui et de demain. Deux univers se répondent, celui des spiritueux et de l'art contemporain, pour le plus grand bonheur des sens, quand le goût et le regard se rencontrent, pour rêver ensemble.

Depuis la fondation de Don Papa en 2012, la marque s'est imposée comme mécène de l'art contemporain philippin. Elle crée la même année le Prix Art Canister, ayant pour objectif de faire rayonner la création artistique philippine grâce à une collaboration avec un artiste philippin autour d'une édition capsule.

En 2019, la marque a souhaité étendre le projet à la France, afin de soutenir et promouvoir la scène artistique française à travers le prix d'art contemporain, Art Canister France.

La thématique de chaque édition puise son inspiration de la terre natale de Don Papa, Les Philippines. Les artistes sont ainsi invité-e-s à créer une œuvre autour d'un sujet donné afin de nous faire découvrir cette culture à travers leur art.

Eglusha devient la première lauréate du Prix d'Art Canister France en septembre 2019.

Son œuvre a été reproduite en édition limitée sur le cylindre de leur bouteille iconique, Don Papa 7.

L'artiste a ensuite été accueillie en février 2020 aux Philippines pendant un mois pour lui faire découvrir l'univers de Don Papa.

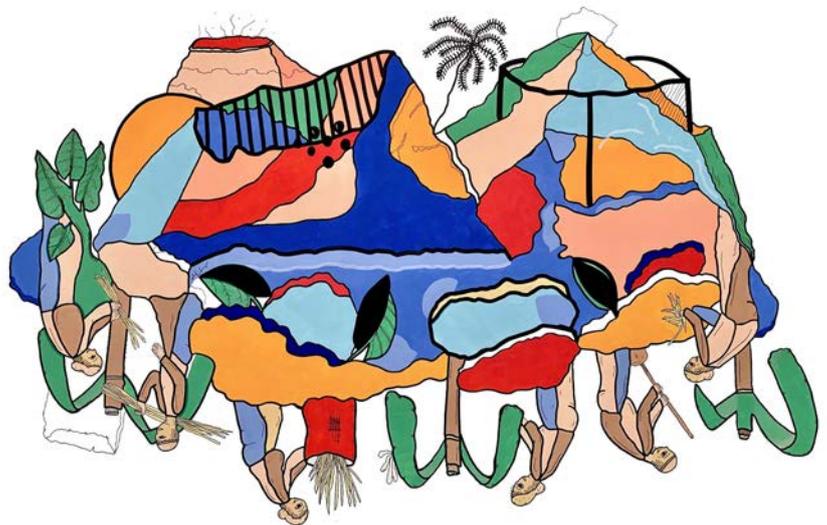


Photo remise du Prix Art Canister 2019
Photo © Victor Galud



En 2020, c'est l'œuvre d'**Alice Grenier Nebout** qui remporte la deuxième édition du Prix Art Canister !

Vues d'exposition
Art Canister 2020
Photo © Marine Vergnes

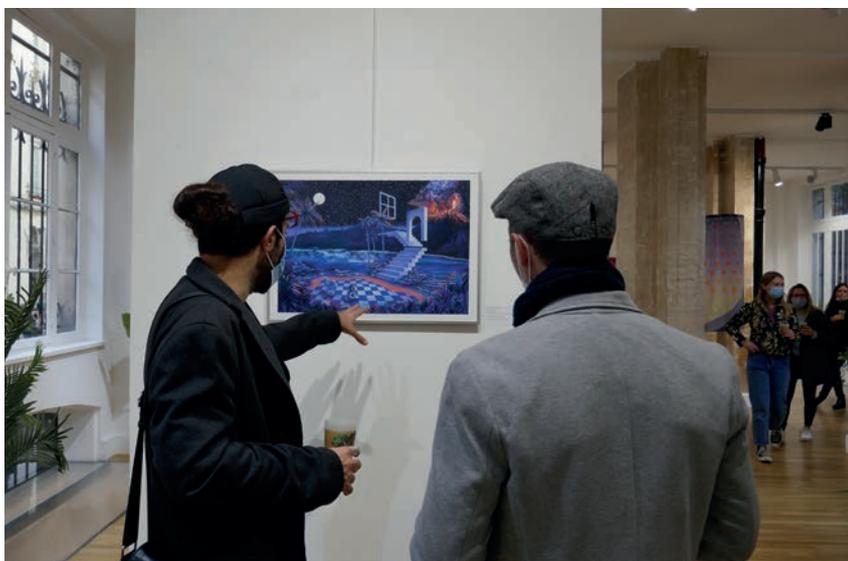


Photo d'une partie des artistes et équipe Art Canister 2020

En 2021, le prix devient Don Papa Art Program !

Leur volonté est de créer des ponts entre la scène artistique française et celle des philippines en partageant en profondeur leur culture et leur histoire !

Le prix ainsi change et se transforme en une résidence d'un mois aux Philippines ponctuées de rencontres et d'échanges artistiques organisées par Don Papa.



Pour cette troisième édition, c'est l'artiste **Iseult Perrault** qui remporte le prix et partira en résidence artistique en Automne 2023 !



Une partie du jury 2021 avec la lauréate Iseult Perrault



Vues du vernissage
Don Papa Art Program 2021
Photo © Gregory Copitet

JURY 2022

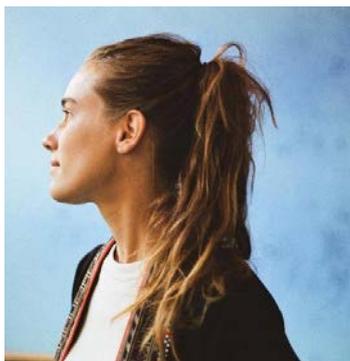
Jean-Loup Pivin est connu comme architecte, éditeur et commissaire d'exposition. Il a créé l'un des premiers bureaux d'ingénierie culturelle en France en 1986 et fondé la maison d'éditions et de production artistique « Revue noire » en 1990. Le magazine d'investigation a révélé plusieurs milliers d'artistes et écrivains d'Afrique et sa diaspora. Sa dernière exposition en date en tant que curateur s'est tenue au Musée des Abattoirs à Toulouse en 2021.



Nadia Candet est née à Héliopolis (Le Caire, Egypte), issue d'une famille d'antiquaires d'art d'Orient, elle opte pour l'art contemporain par passion. En 2008, elle dirige la publication de « Collections Particulières », sur la commande privée faite à des artistes par des collectionneurs d'art contemporain (Editions Flammarion). En 2013, elle fonde « Private Choice », une foire qui présente des œuvres d'art et de design et qui organise aujourd'hui sa 11ème édition. En 2014, elle fait Chevalier de l'Ordre National du Mérite.



Curateur, art advisor et scénographe, **Jonathan Taieb** est membre fondateur du collectif curatorial *a-topos'* avec Gaya Goldcymer, critique d'art, curatrice et scénographe. Il est également avec elle le co-curateur de la Galerie Épisodique à Paris. Espace dans lequel a été structuré le cycle L'art et ses Objets. Les projets à venir sont un solo show de l'artiste Nathalie Rothkoff au Site-mémorial du Camp des Milles à Aix-en-Provence, le lancement du catalogue Meta/Scope, un group show en deux temps entre l'Allemagne et la France ainsi qu'un projet performatif, sonore et cinématographique au Silencio à Paris.



Responsable des projets artistiques du promoteur immobilier Emerige, **Joséphine Dupuy Chavanat** est notamment en charge de la gestion de la collection d'art contemporain et de la coordination de la Bourse Révélation Emerige, prix à destination de la jeune création. Lauréate avec Léonard Martin du Prix Dauphine pour l'art contemporain, elle collabore avec les artistes la scène contemporaine française pour des projets d'exposition dans divers lieux et galeries. Elle est l'auteure de plusieurs textes et portraits d'artistes de sa génération.



Fondateur de Don Papa Rum, **Stephen Carroll** est né à Londres à Notting Hill, il passe ensuite son enfance à Bruxelles.

Dirigeant de Rémy Cointreau, c'est au cours d'un voyage aux Philippines, sur l'île Negros, alias Sugarlandia (l'île au sucre), qu'il a entendu des histoires selon lesquelles cette région possédait la meilleure canne à sucre du monde. Alors que personne n'exploitait ce potentiel pour le rhum, il a ainsi fondé en 2012 la Bleeding Heart Rum Company, pour fabriquer ce rhum qui nous réunit tou-te-s aujourd'hui.



Pauline Audibert est l'Ambassadrice France de Don Papa depuis plus de deux ans. Avant de se spécialiser dans l'univers des spiritueux elle étudie trois ans dans le milieu des Arts Appliqués et plus particulièrement dans celui du Design Produit. Voulant se réinventer par la suite, elle s'oriente vers une école de commerce à Bordeaux mais un an plus tard le milieu de l'art la rattrape et elle entreprend alors un Master en Art et Industries Créatives. Par hasard elle tombe dans le milieu des spiritueux et y est encore à ce jour, lui permettant d'allier créativité et art du goût.



Directeur Artistique, depuis 3 décennies, **Lee Gilbert** trace son propre chemin dans le monde du design graphique en liaison directe avec ses clients en tant qu'indépendant. Lee Gilbert met un point d'honneur à mener chaque projet, design packaging, identité visuelle, événementiel ou direction artistique, comme un projet unique et évolutif.

Depuis 8 ans, il a participé, en étroite collaboration avec l'équipe Don Papa, à la création du Don Papa Art Program.

LES ARTISTES

Les crédits photographiques sont attribués à ©Sébastien Hoa Vo

CÉLINE ACHOUR

Originaire des Hauts de France où sa famille est toujours installée, Céline Achour vit et travaille à Paris depuis le début de ses études des Sciences de Gestion à Dauphine, en 1986. La période étudiante et ses premières années d'activité professionnelle ont été très fécondes dans le développement de son expression plastique autodidacte. C'est la nuit, que Céline Achour crée ses premières représentations d'un monde singulier, onirique et surréaliste. Le collage est sa forme privilégiée d'expression, auquel elle adjoint ses dessins inspirés par la photographie de mode.

10 ans plus tard, après s'être formée à la couleur, la technique picturale et à la perspective, Céline fait de ses toiles le miroir de son imaginaire et ses émotions.



Memento mori, Céline Achour

« Passionnée par les contes depuis mon enfance, ils me servent de support pour exprimer mes émotions et raconter des histoires bien ancrées dans le réel. Je n'illustre pas les contes, je les interprète et me les approprie en les transposant dans une autre époque et d'autres lieux qui me sont familiers et en racontant des histoires inspirées de ma vie, de la société, du monde qui m'entoure. Chacun peut s'y retrouver car il y est question d'humanité.

Les contes philippins que j'ai lus parlent d'amours contrariés, de mort, de renaissance, de transformation... Ils sont drôles, cruels, désopilants. Les organes deviennent des fruits, les humains des animaux et les animaux héritent de nouveaux organes.

Chaque partie de mon triptyque mêle à la fois plusieurs contes et mes préoccupations personnelles (l'amour, les destins contrariés, la mort, le temps qui passe, les apparences...) et sont symbolisés par des motifs récurrents dans mon travail ainsi que par des décors (l'ouest



américain et les intérieurs délabrés) et des modes vestimentaires que j'affectionne (des années 40 à 60). J'ai pris le parti d'entremêler les contes et non de les juxtaposer; ainsi de ce mélange naissent d'autres histoires, d'autres symboles et sont finalement plus proches du monde réel.

Le décor du premier panneau est inspiré par Palm Springs, ville que j'adore et qui a inspiré de nombreux artistes, et illustre deux légendes : celle du papillon dans lequel une jeune fille paresseuse se noie et réapparaît sous forme de papillon et celle du cocotier dans lequel un jeune homme séparé de son amoureuse revient sous forme d'anguille qui donnera naissance à un cocotier à l'endroit où elle est enterrée.

Le second panneau m'a été inspiré par une magnifique Drag-queen (symbole de transformation) croisée dans une maison abandonnée transformée en squat d'artistes dans laquelle j'exposais et donne une version encore plus dramatique du conte de la banane. Le père d'une jeune fille, refusant qu'elle fréquente un jeune homme, coupe le bras de ce dernier qui s'enfuit sans demander son reste. La jeune fille enterre le bras qui donne naissance au premier

bananier dont on retrouve le feuillage sur le papier peint. La chauve-souris, sorte de vampire dans mon imaginaire et magnifique animal des Philippines et les boucles d'oreille Lucioles font référence à la légende « Pourquoi ? » qui nous apprend pourquoi les chauve-souris ont des ailes et les lucioles font de la lumière.

Enfin, le panneau trois, toujours situé dans la maison Bruneau, s'inspire du conte de la mangue dans lequel une jeune fille au bon cœur aimée de tous est enterrée et donne naissance à un manguier dont les fruits ressemblent à des cœurs, ainsi qu'au conte Le prince crapaud dans lequel une princesse se trouve, contre son gré, engagée à un crapaud après l'avoir sollicité pour récupérer sa balle en or tombée dans la mare. Le hibou s'est échappé d'un conte où l'on apprend qu'il était un homme très avare transformé en homme-oiseau par punition divine. »

ALEXANDRA ARANGO

Riche de ses origines colombiennes où l'artiste va puiser la matière pour son travail créatif et de ses études en dessin et illustration au California College of the Arts de San Francisco, Alexandra Arango nous emmène avec elle dans un univers personnel fait de souvenirs, de sentiments et d'émotions intimes.

Alexandra Arango nous invite à rentrer dans chacune de ses œuvres au-delà de la simplicité des apparences et à nous immerger pleinement dans l'histoire qu'elle y raconte. Si de prime à bord Alexandra semble dresser devant nous un univers fantasmagorique, où se meuvent faune et flore, tel un appel à la nature et à la rêverie, la réalité est tout autre. L'artiste exprime l'ambiguïté de l'animalité et la « naturalité » des êtres.

Son travail retranscrit les sentiments de son passé lié aux conflits sociaux dans son pays d'origines, mais aussi ses propres inquiétudes.

De ses blessures ouvertes, jaillissent un monde marqué par une dualité obsédante entre le sublime et le grotesque, la nature et le danger, la beauté et la mort, la sérénité et la solitude.

Alexandra s'arme de ses crayons, de ses pinceaux et de sa palette de couleurs pour traverser le monde qui nous entoure, rejoindre celui du rêve, de l'imaginaire et apaiser les peines.

Elle aime mélanger différentes trames de motifs et trouver le savant équilibre entre des zones à pattern très chargé et des zones d'accalmie grâce aux surfaces qu'elle laisse délibérément blanche. Bien que l'essentiel de sa pratique artistique se fasse sur papier, Alexandra aime faire des détours et travailler différents médiums à différentes échelles.



HEALERS I et II, Alexandra Arango

« Dans les Philippines précoloniales, les femmes jouissaient d'un rôle religieux prépondérant. Appelées Babaylan ou Bayouguin selon leur région géographique, elles avaient le privilège de la communication avec les esprits et les forces surnaturelles. Toujours dans la mythologie, des femmes transgenres, des déesses androgynes et intersexuées représentaient les forces de la nature, de la récolte, la puissance du vent et de la mer.

HEALERS I et II, est une série de deux œuvres, une réflexion sur les rituels de l'époque préhispanique aux Philippines et sur la place de la femme comme vectrice d'une construction sociale, écologique et spirituelle. La femme chargée autrefois de la passation entre le monde des hommes et l'au-delà, la femme assimilée à la nature, à la terre mère.

Dans l'ancien temps, les habitants du Mont Kanlaon croyaient avec ferveur que le volcan éteint et endormi était une femme douce qui pouvait se mettre en colère en produisant des explosions qui détruiraient le territoire. C'était Kalaoon, à la fois déesse des volcans et protectrice de l'agriculture.



Le catholicisme apporté par les espagnols a profondément bousculé les rituels préhispaniques en imposant la figure monothéiste d'un seul dieu et la figure du prêtre masculin. La communion entre les humains et la nature étant considérée impure, « sauvage », les rites se sont transformés pour s'adapter à la société coloniale. Plus encadrés, ils ont perdu leur essence ancestrale pour laisser place à une culture animiste modérée. La terre-mère et la figure de la femme protectrice de celle-ci, connectées dans leur fécondité, ont été victimes de la conquête.

À travers ces œuvres, je m'interroge sur cette rupture avec un passé ancestral qui sacralisait la nature, et le faisait par les femmes.

Que reste-t-il aujourd'hui de cet héritage ?

Et comment peut-il inspirer les transformations qui s'imposent dans notre monde en crise écologique ? »

SOPHIA BABARI

Après avoir acquis de l'expérience en tant que directrice artistique, Sophia Babari (née en France en 1988) s'est lancée en 2015 dans une carrière d'illustratrice. En utilisant exclusivement de l'encre sur papier, sa pratique associe la délicatesse du pointillisme au geste sûr des lignes. Ses dessins sont des compositions d'ensemble inventées où les jeux d'échelles surréalistes déstabilisent la perception. Les dessins composant son oeuvre se répondent comme des microcosmes où les regards sont invités à se perdre dans d'autres dimensions.

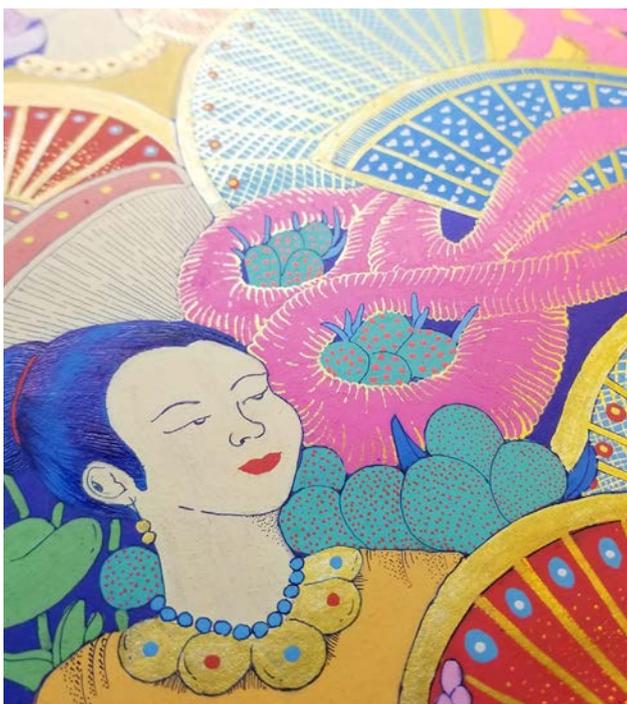
Prendre le temps d'aller dans le détail des choses est devenu un luxe. Minutieusement, chaque élément est pensé pour rentrer en profondeur dans la narration de mes réalisations. Perdre son attention dans la frénésie de mes compositions est comme un jeu.



Supercosmos, Sophia Babari

« J'ai mis à l'honneur la culture mystique des Philippines en m'inspirant des créatures de l'archipel. Je me suis appropriée leur savoir avec révérence afin de vous faire voyager au cœur des contes philippins. Mon inspiration se base sur toute l'histoire des créatures que j'ai déchiffré pour mieux comprendre leurs pouvoirs, leurs histoires. Je me suis inspirée de leurs paysages, leurs végétations, de l'artisanat philippin, du tissage traditionnel jusqu'au danse folklorique.

Dans la lecture de mon œuvre, j'illustre Mebuyan, la mère des enfers, qui brûle dans les flammes. Elle s'apprête à donner le sein à des oiseaux. L'histoire raconte qu'elle allaite des enfants qui sont morts au sein de leur mère. Lorsqu'ils n'ont plus besoin de ses soins et qu'ils peuvent se débrouiller seuls, ils partent dans d'autres contrées. J'ai créé une métaphore entre l'indépendance de ces enfants qui n'ont plus d'attache et la liberté d'un oiseau qui vole de ses propres ailes. À côté, on observe deux orchidées Waling-Waling qui ont en leur centre une tête de mort, symbole que la fleur a été utilisée pour des rites chamaniques.



Un Sarimanok connu sous le nom de Magaul est situé devant le palmier violet. Célèbre pour avoir picoré le bambou d'où Malakas et Maganda sont nés. Cette dernière est placée au centre, ornée de bambous. Les yeux placés sur son corps représentent tous les enfants qu'elle a eu avec Malakas. Lui est placé à sa droite, il porte le 3ème oeil en guise de connaissance de soi en vue de son nom qui veut dire fort.

Cachée autour des princesses Bayanihan Singkil qui font battre leur éventails contre le vent, Manananggal tire sa langue pour emprisonner ces femmes fécondes. Elle est reconnaissable à sa queue de couleur rose. Les princesses sont entourées de végétation comme les zingiberaceas, une grande rafflesia et autres plantes tropicales.

Le Kapre, l'esprit des arbres, est placé devant son manguier. Il est nu et se noie dans un épais brouillard émanant de son cigare.

À sa gauche, un Berbalang se délecte de dévorer des cadavres. Toutes les entrailles sortent de son esprit et elles sont placées au centre de l'œuvre façonnant une forme abstraite.

Les Chocolate Hills de l'île de Bohol habillent l'horizon. Elles sont placées à sa gauche dans les nuages mystiques et colorés. Les yeux placés dans l'œuvre sont les esprits invisibles de l'archipel.



Mon interprétation de la thématique est d'entremêler les mythes et divinités du folklore philippins. Mes formes et couleurs donnent un mouvement fluide et une dynamique hybride. Par ce croisement, ma volonté est de concevoir une tapisserie contemporaine. »

AMÉLIE BERNARD

Les procédés de constructions et de reconstructions physiques ou psychologiques sont des notions omniprésentes dans le travail d'Amélie Bernard, s'inspirant de l'imagerie de la ruine, elle travaille sur l'amenuisement des formes, la matière mouvante et les flux en constante évolution. Elle interroge la légitimité de ce qui reste, de ce qui persiste malgré tout.

Tentant de transposer formellement notre mémoire corporelle, encapsulant des instants voués à disparaître, l'artiste développe ainsi une relation paradoxale au temps présent qu'elle tente d'archiver par tous les biais.



Les œuvres d'Amélie Bernard mettent en relation les bouleversements mémoriels de notre société avec ceux du corps, de l'esprit cherchant à comprendre le contenu profond de l'état qu'elle suscite. La perte de matière qui caractérise les vestiges ne laisse place visuellement qu'à ce qui demeure, nous contraignant à nous confronter au manque et à l'absence.

Renouvelant notre appréhension mémorielle des matières et des restes dans un travail qui met en lumière les petites béances, les états indistincts, l'éparpillement des signes, Amélie Bernard nous présente un monde dé-corrélé de notre réalité dans lequel les ruines deviennent la projection d'un futur possible ou une réalité désormais révolue qui contient toutes les promesses du changement.

Derrière la porte, le monde d'après, Amélie Bernard

« Ce projet a pour objectif de créer une proposition qui permettrait d'expérimenter les crises de panique et une possible solution au travers d'une installation immersive dont les codes sont inspirés des rituels de guérison chamanique.

Nous pouvons trouver une multitudes de liens entre chamanisme, psychologie et maladie mentale. Il se raconte que le.a futur chaman.e traverse souvent une crise qui devient elle-même un moyen d'apprendre et de comprendre. Cette personne est contrainte à un assaut violent qui débouche sur ce qui ressemble à la destruction complète de sa personnalité. Selon ces croyances, il s'agit des esprits qui s'imposent à sa volonté et la choisissent pour lui transmettre leurs pouvoirs.



S'en suit alors une reconstruction, une prise de conscience du monde qui l'entoure et des souffrances intenses qu'elle vient tout juste de traverser.

Ainsi nous pouvons y voir un lien très fort entre un sujet en crise d'angoisse et ce que traverse le·a chaman·e en devenant. Tous deux sont soumis à une force intérieure qui semble insurmontable et d'une extrême violence mais qui permet ensuite une renaissance et une meilleure compréhension du monde et d'autrui.

C'est à ce titre que j'ai créé cette installation immersive, comme un rituel initiatique au travers duquel le spectateur pourrait tenter d'agrandir sa compréhension de l'autre et/ou d'imaginer une possible guérison.

Plusieurs codes du rituel chamanique et du processus de crise sont évoqués dans cette installation.

Les sculptures sont des références aux costumes chamaniques et au ressenti de dissolution du corps traversé lors de crise (matière brûlée, fondue ...).

L'installation sonore évoque l'accélération du rythme cardiaque perçue lors de la crise, mais

aussi la présence importante de la musique lors des rituels.

L'installation lumineuse contribue à la perte de repères et aux effets épileptiques. Enfin, la présence de fumée évoque la transpiration du corps ainsi que l'importance de la fumée et de l'eau lors de rituels chamaniques traditionnels.

L'installation immersive est divisée en deux parties. Une première partie « agressive » dans laquelle le spectateur peut faire l'expérience de la crise ; et une seconde plus hypnotique, qui constitue l'apaisement, le processus de guérison.

Pénétrer dans cet espace de rituel, ce lieu dans le lieu, permettrait d'accéder à une meilleure compréhension des crises.

« L'angoisse est une émotion normale qui est un processus adaptatif : cela nous rend plus attentif et apte à réagir par rapport à notre environnement ». »

YOANNA BOCHOWSKI

Yoanna Bochowski est une artiste plasticienne Française aux origines Polonaises, Juives - Marocaines et Belges, diplômée du Central Saint Martins College of Art and Design de Londres en 2017.

Inspirée par son identité multi-culturelle et spirituelle, ses oeuvres questionnent son histoire personnelle et l'Histoire de nos civilisations via les croyances, les mythes ancestraux, les rites, et les techniques artisanales traditionnelles.

Sa pratique artistique s'articule autour d'installations immersives ou sculptures à échelle humaine, incarnées par leurs jeux de textures brutes et par des matières organiques comme le bois, le métal, la résine, le silicone, les tissages ou l'argile.



Ang Paglálaláng - La Création de l'Homme, Yoanna Bochowski

« Par le biais d'une installation composite, l'artiste Yoanna Bochowski invite à s'immerger dans la civilisation Philippine en se penchant sur les mythes et légendes de l'archipel. L'installation est constituée de trois éléments distincts qui communiquent entre eux. Une toile figurant des écritures superposées, un ensemble de néo-parchemins accroché dans l'espace, et enfin, au sol, posées sur des amas de terre, trois jarres anthropomorphes en terre cuite.

Les Philippines sont composées de 7000 îles s'enclavant dans l'ensemble civilisationnel malayo-polynésien. Cependant la grande multiplicité de ces îles a engendré une immense diversité culturelle et linguistique qui a continué d'évoluer sous l'influence des différents échanges commerciaux et humains, des vagues de peuplement, ou encore de colonisation.

La peinture « Ang Paglálaláng » - « La Création de l'Homme » - s'inspire de ce Babel linguistique en superposant les traductions du texte en langue Tagalog de tradition Igorot (le peuple des montagnes) dans les diverses langues qui ont influencé le pays, en passant par le sanscrit, l'arabe, le chinois, l'espagnol ou l'anglais. La superposition des couches d'écriture au pastel gras finit par unifier la toile comme un manuscrit sur lequel le langage devient forme, couleur et symbole.



Continuant de s'interroger sur le Tagalog et sur son lien intrinsèque à l'Histoire des Philippines, une partie de l'installation est dédiée à des « néo-parchemins » faits de colle végétale et de café, et composés par les pages photocopiées des livres bilingues français-tagalog « L'origine des Philippines - Mythes de la création » et « Mythes et Légendes des Philippines » de Marina Pottier-Quirolgico et Hugues Jean De Dianoux.

La composition tente de faire vivre ces mythes et légendes anciennes et exalter leur empreinte spirituelle en leur proposant de prendre corps à travers une nouvelle matérialité.

Les pages de ces ouvrages sont re-ritualisées : elles deviennent de faux artefacts qui semblent rejouer la découverte archéologique, se laissant à peine déchiffrer, mimant l'action du temps et de la dégradation, proposant ainsi une réflexion sur la perte de sacralité qui accompagne le passage des mythes et légendes dans le temps, qui en se chargeant de poésie, perdent leur puissance rituelle originelle.



Pour compléter l'installation, des jarres en argile et pierres semi-précieuses sont disposées sur le sol. Elles sont inspirées des jarres funéraires en terre cuite de Mindanao, dans la province de Sarangani, (500 av. J.-C.-370 apr.J.-C). Ces objets de sépulture et de culte qui servaient autrefois à préserver les restes des corps et les biens ayant appartenu aux défunts ancêtres deviennent des néo-artefacts. Ils s'illuminent par des LED incrustées qui leur créent un regard translucide et contiennent des offrandes fictives : du riz pour représenter la culture de la terre, du sel pour la culture de la mer et du sable pour relier l'eau à la terre et symboliser le cours du temps.

L'installation visuelle est accompagnée par un décor auditif de textures sonores, réalisé par la compositrice et chanteuse lyrique Lucie Cure, assemblant certains récits du folklore Philippin comme une histoire racontée et retranscrite, partiellement effacée, oubliée puis retrouvée via la transmission orale, comme une boucle bouclée. »



DANIEL BOURGAÏS

Daniel vit actuellement à Montrouge et travaille à Paris. Le dessin, l'observation et la marche sont des habitudes vite du quotidien. Le regard porté sur la nature et sur la ville l'a guidé vers des questionnements sur notre manière d'appréhender un environnement défini. C'est la raison pour laquelle il s'oriente vers une formation d'architecte à l'ENSA Normandie (Rouen) où il affine sa perception du lien entre l'architecture, le paysage et la question du milieu.

Durant son cursus, il développe une sensibilité particulière pour la réhabilitation de l'existant, des ruines, du paysage et de l'art. Son diplôme de fin d'étude déclenche chez lui une volonté de lier et prolonger une réflexion globale sur le rapport entre l'Homme et la Nature. Titré « Du sol abandonné à la canopée », son projet explore la reconquête du monde végétal dans un bâtiment abandonné. Partageant son temps de travail entre agence d'architecture et pratique artistique personnelle, Daniel continue ses explorations en s'appuyant sur la photographie, la photogrammétrie, la sculpture et les installations.

Il est actuellement engagé sur un projet retenu pour l'appel à projet Mondes Nouveaux en collaboration avec une équipe pluridisciplinaire, de chercheur.euses de l'INRA, de l'ONF et d'artistes avec Louis Guillaume comme artiste référent avec qui Daniel collabore régulièrement.



***Linamon [ni] laho [ang] bovan*;
[*laho a avalé la lune]
Daniel Bourgeois***

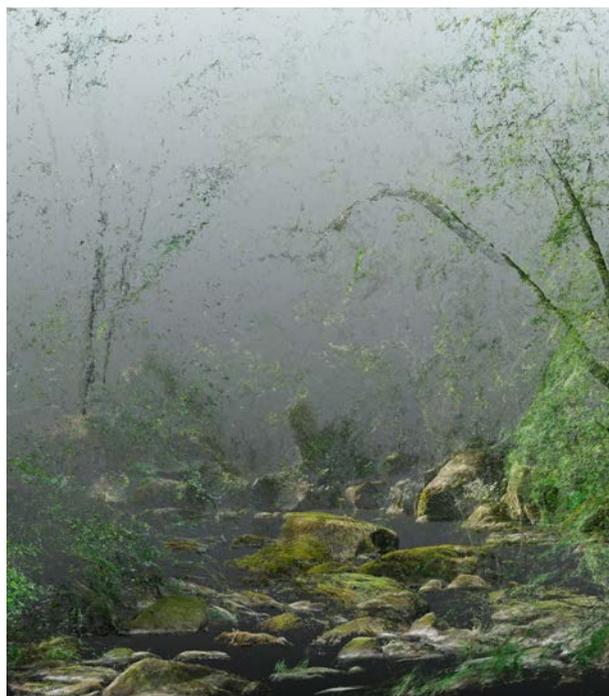
« Laho a avalé la lune est une série de paysages diaphanes où le réel se mélange à l'imaginaire. L'installation est inspirée par un des mythes fondateurs des Philippines, le Bakunawa.

Le mythe évoque la relation entre le Bakunawa, un dragon, et les 7 lunes qui éclairent les jours de la semaine.

Ce monstre, attiré par la lumière, a commencé à avaler les lunes les unes après les autres. Face à la disparition de celles-ci, les habitants se mobilisent pour sauvegarder la dernière en plantant des bambous pour la masquer, créant des zones sombres, une éclipse, le « lahao ».

C'est le regard porté sur son environnement, sa fragilité qui m'a guidé dans la création de l'installation.

L'installation est composée de photogrammétries de paysages qui viennent recouvrir des plaques lumineuses, des négatoscopes, appareils de radiographies utilisés en médecine. À l'aide de centaines d'images prises dans des territoires où la végétation a reconquis sauvagement les lieux, les tableaux présentés donnent à voir des paysages évanescents où le sauvage et l'atmosphère énigmatique prennent place.



Chaque point de matières nous guide vers une histoire pour rendre visible, sensible les matières du paysage invisible. Une histoire qui s'écrit lentement, un récit qui se parcourt, se superpose pour former de nouveaux récits suspendus, propices à un éveil et aux questionnements de nos sens. Ces territoires transformés, une rivière, une carrière et un tronc d'arbre ont un pouvoir de fascination. Ce sont des réserves de mythes à construire.

Dans la vidéo, c'est avec lenteur et détails que vous allez découvrir les paysages avalés.

Les tableaux mis en lumière apparaissent telles des éclipses, des traces du sauvage. Ces éclipses nous rappelant la fragilité du paysage, sa transformation, sa disparition. »

CLAUDE COMO



Depuis les années 1980, Claude Como (née en 1964, vit et travaille à Marseille) s'empare aussi bien de la peinture à l'huile, de la céramique, de la résine, du fusain ou encore de la laine pour sonder sa propre histoire et expérimenter son rapport aux réalités du monde, où le vivant trouve une place centrale.

En confrontant constamment le volume et l'aplat, Claude Como construit son œuvre autour du vivant, aujourd'hui, ses formes libres tuftées s'affranchissent radicalement du cadre.

En 2019, Claude Como débute une série de tapisseries réalisée à l'aide d'un pistolet à tufter, traditionnellement utilisé par des artisans pour la réalisation de tapis, qui figurent des éléments végétaux foisonnants, des micro-organismes luxuriants, intitulée Supernature. Par leur souplesse, ces tapisseries s'extraient du cadre pour littéralement coloniser les murs et donner un caractère organique à l'architecture qui les abrite.

Le choix du touffetage inscrit l'artiste dans une histoire de la tapisserie. Claude Como s'insère volontiers dans une histoire de l'art occidentale qu'elle se plaît à explorer pour retravailler les grandes classifications ou les sujets considérés comme traditionnels. Les œuvres touffetées participent d'une réactivation et d'un prolongement d'une histoire de la tapisserie. Rien n'est fixe, tout y est redéfinissable. Les formes découpées s'articulent entre elles au profit d'installations tentaculaires, mouvantes et rhizomiques.

Avec un sentiment mêlé d'émerveillement et de gravité, elle présente des corps décontextualisés, des scènes privées d'horizons, des écosystèmes suspendus. L'artiste construit son œuvre à partir de notions telles que le déracinement, le mouvement, l'absence, l'impermanence, la mort et les renaissances possibles.

Julie Crenn, Docteure en histoire de l'art, critique d'art (AICA) et commissaire d'exposition indépendante. Extraits de texte (2022)



Dream of the southern seas,
Claude Como

« Dans mes rêves embrumés, le caboteur me ballote tel un hamac répondant aux ondulations de cette mer douce et fantasque. L'arrivée est majestueuse, saisissante de contrastes et d'images fantasmées, magnifiées par les parfums. Son surnom « Sugarlandia » et ses effluves immuables de canne à sucre, ne suffisent pourtant pas à la définir complètement. L'aventure organique est immédiatement intense à l'approche de cette entité bigarrée, merveilleuse et effrayante à la fois : le vivant! Des animaux bien entendu, mais surtout d'innombrables senteurs et végétaux inconnus : complètement addictif !



Que seraient Maganda et Malakas s'ils n'étaient surgis d'un bambou sous les coups de bec d'Amihan au cœur de cette nature luxuriante ?
Que seraient devenus leurs descendants sans la forêt ensorcelée, les montagnes démesurées, la mer et ses abymes ?
Que feraient les babaylans sans le pouvoir des plantes, arbres, végétaux, naturellement disponibles, dans cet écosystème préservé, pour élaborer leurs potions guérissantes, envoûtantes, hallucinantes, uniques ?

« Légendes de l'île de Negros » évoque toutes ces possibilités et sensations y insufflant une tendresse pour cet univers primaire : la douceur de la laine, au toucher, trouve son énergie dans des saillies colorées, incandescentes et suaves, des formes libres évocatrices de grands espoirs ... »

JADE FENU



Les peintures de Jade Fenu montrent des espaces d'une grande densité de matières et de couleurs, qui renvoient à des milieux à la fois marins, montagneux et teintés de mystères. L'artiste se donne des principes de travail, des contraintes pour ensuite libérer des formes organiques, répondant à un désir de contact avec la nature. Ses gestes et empreintes composent des mondes où se révèlent la dualité entre homme et nature et un combat entre les éléments.

Son geste pictural est à la fois précis et ouvert à des possibilités d'accident. Ses œuvres laissent ainsi deviner des strates de matières, des topographies de paysage, la géologie d'un milieu. Certaines présentent des paysages anthropomorphiques, entre réalité et fiction, tels des métaphores de peurs ou de fantasmes, et suggèrent un monde intérieur.

Les œuvres de Jade Fenu provoquent des pertes de repères tout en invitant à découvrir les couches temporelles qui se superposent. Ses toiles proposent une échappée, une exploration tout comme dans un paysage escarpé ou dans un milieu sous-marin et provoquent un basculement vers un ailleurs hors du temps.

Ses peintures à la fois structurées et déstructurées nécessitent un temps de regard pour les saisir et y découvrir d'autres éléments à chaque contact visuel. Elles témoignent de multiples couches temporelles et révèlent les cycles de la nature.

Extrait de texte de Pauline Lisowski



Kawlan, Jade Fenu

« Je m'intéresse depuis longtemps à la confrontation entre nos identités individuelles et notre environnement, tout à la fois grandiose et décadent, hostile et accueillant. À travers des processus d'adaptations, mutations, transformations, disparitions et apparitions, je donne à voir non pas une mais des natures contrariées, dans tous les sens du terme.

Les mythologies de tous les pays s'appellent et se répondent en écho, miroir d'une humanité universelle ; et j'ai retrouvé dans le foisonnant folklore philippin un intérêt particulier pour la figure du chamane, le Baylan, qui est un mortel agissant comme intermédiaire entre le monde physique et le monde spirituel.

Mon choix s'est finalement porté sur Kawlan, soignant les souffrants, communiquant avec l'esprit des morts, qui symbolise si bien cette image du passeur ; je n'ai d'ailleurs trouvé aucune autre représentation que celle que j'en fais ici, d'autant plus librement, mi figurative mi abstraite.

J'ai voulu m'exprimer dans un grand format, invitant au voyage intérieur, qu'il soit initiatique, cathartique ou mystique. J'ai travaillé par un jeu d'empreintes, qui se recouvrent ou se découvrent, laissant des formes émerger d'elles-mêmes, sans qu'elles ne s'imposent complètement, comme des fragments : un feu ou un feu follet, une cabane ou une grotte, une silhouette, une main, des montagnes ou des vagues ?

Quoi qu'il en soit, la nature n'est pas ici un simple décorum, mais une entité première, à part entière, puissante. »

DEBORAH FISCHER



Deborah Fischer est diplômée de l'ENSAAMA en Design Textile depuis 2014 et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris depuis 2019. En 2017, elle reçoit le prix d'excellence International Takifuji Art Price et effectue un échange à l'Université des Arts de Tokyo.

« Depuis plusieurs années maintenant, je collecte des « presque rien », ces éléments qui ont perdu leur utilité mais qui gardent en eux une charge plastique et émotionnelle. Ces objets, abandonnés, conservent une histoire invisible qui continue de les faire respirer. Je les ramasse dans la rue, par terre, lors de mes voyages ou mes errances parisiennes. Ces objets, aussi bizarres et insignifiants soient-ils, m'appellent.

À travers cette démarche, il y a toujours un questionnement autour de l'environnement, de la trace qu'on y laisse. C'est un fil rouge qui apparaît parfois en arrière-plan mais qui interroge constamment la place de l'Homme, le travail de sa main, son action d'urbanisation dans un milieu naturel.

Telle une « alchimiste urbaine », je force la rencontre entre les éléments à travers un alliage de matières, un long processus d'assemblage et de composition. Je recycle, manipule l'objet à l'aide du fil et de différents matériaux, je le transforme en verre ou je le falsifie en bronze.

Je tente ainsi de le sortir de sa fonction initiale et de l'élever à une dimension personnelle et poétique.

Je me suis longtemps interrogée sur comment le fait de déplacer un objet ou un environnement existant de sa fonction ou de sa place initiale pouvait le rendre œuvre. De ce fait, je me suis majoritairement focalisée sur le processus de transformation, à travers la dégradation et/ou l'embellissement, le paramètre du temps intervenant alors en tant qu'érosion ou renouveau. Ainsi, je questionne la valeur des choses.

Les thématiques de l'Errance et du Déplacement résonnent dans chacune de mes pièces. Cependant, mes projets s'adaptent toujours au lieu dans lequel je travaille, au pays, au paysage ou à ville dans lesquels je m'inscris.

En me constituant ma propre « Archéologie du présent », au plus proche des enjeux de notre société, je tente également de déceler l'esprit d'un lieu, réel ou virtuel, et de créer à partir de ce qu'il nous dit. C'est aussi pourquoi je me plais à performer la ville, y lire ce qu'elle dégage et nous murmure. »

Ceux qui restent, Deborah Fischer

« L'archipel des Philippines fait vivre son histoire à travers une multitude de mythes. Malgré la diversité et la richesse de chacun, c'est la notion de Métamorphose qui s'élève et semble tout régir. Comment, à partir de rien, créer la terre et y voir apparaître l'humanité ? Comment l'habiller, l'habiter, la cultiver ?

Ainsi, Montanog, Dieu civilisateur, montre comment tisser les fibres des plantes et arbres. Les peaux mortes de Melu servent à modeler la terre. Les roseaux deviennent hommes, le premier couple sort de bambous, le cocotier donne des fruits à figure humaine... Autant d'histoires qui expliqueraient la place de chaque élément et la tension qui s'ensuit entre nature et culture, entre l'Homme, l'ordre et le chaos.

Dans chaque récit, les corps se meuvent, se personnifient et s'éveillent. Disparitions et traces du passé se côtoient. Les choses renaissent de leurs cendres pour se réincarner. L'archipel des Philippines, tourné aussi bien vers la mer que vers la terre, paraît donc animé par un certain mysticisme. Dans ce monde invisible qui l'interpelle, les textiles ou les coiffes participent à différents rites de passage, les objets se dotent d'une dimension magique.



L'installation « Ceux qui restent » tente de s'accrocher à des symboles issus de ces mythes, dans leur rapport à l'inéluctable et à la fragilité dans ce qui se bâtit. Au destin.

Entre vie et mort, destruction et reconstruction, cosmogonie et domestique, du Végétal à l'Homme, tout semble alors se parer d'une dimension sacrée.

Ici aussi le fil se tisse et les tissus prennent vie, la vannerie se tord, les bambous font peaux, les objets se transforment et un autre monde s'offre au regard. « Ceux qui restent », n'est-ce pas finalement ce qui respire encore ? »

MARION FLAMENT

Marion Flament est née en 1989 à Reims et travaille aujourd'hui à Paris. Après un premier diplôme à l'École Boulle elle obtient son master de l'ENSAD de Paris avec les félicitations du jury en 2014. Elle bénéficie d'un échange à l'EAV Parque Lage de Rio de Janeiro en 2012 et poursuit ses recherches lors d'un post diplôme en lumière interactive à l'ENSAD-LAB jusqu'en 2017. Des études mêlant art et scénographie qui continuent aujourd'hui à orienter ses productions.



Le travail de Marion Flament se construit autour des lieux, des matériaux et de la lumière les constituant pour se traduire à l'échelle de l'installation et de la sculpture. Elle cherche à produire des fictions présentant une réalité distendue en s'inspirant de changements soudains et infimes de la perception visuelle donnant au temps une qualité dramatique. Elle organise des points de jonction en passant souvent par l'exposition d'un moment clef pour traduire un arrêt sur image. C'est un moyen de révéler l'étrangeté du temps transformé : zoomer dans le décor qui construit nos vies quotidiennes. C'est pour cela que Marion fait souvent appel aux trompes l'œil et aux faux-semblants, un lien aux fictions qu'elle a côtoyé au théâtre.

La lumière est le vecteur de cette distorsion, ayant la faculté particulière de révéler l'état de la matière. Marion s'en sert pour modeler les éléments ordinaires qui composent notre environnement.

Le travail in situ est aussi une des dimensions qu'elle met en place dans son travail, lui offrant la possibilité de chercher ces points de bascule. Ainsi, les lieux où elle expose inspirent directement les pièces produites.

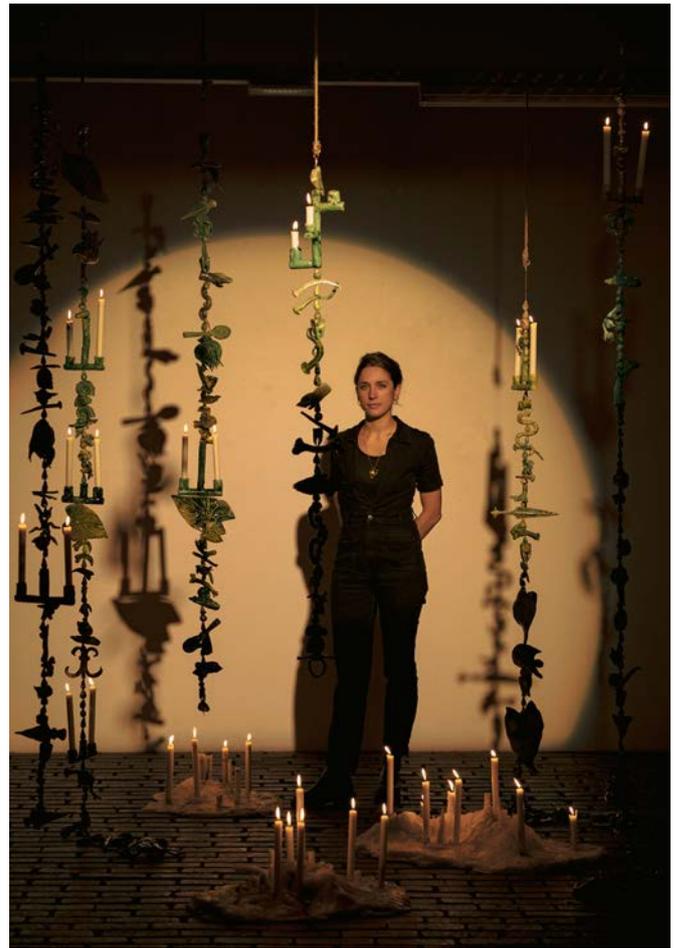
Éclairons les esprits, Marion Flament

« Éclairons les esprits propose un moment de recueil à l'instar d'un autel, incarnant ici une spiritualité multiple.

La mythologie philippine est un corpus d'histoires provenant de religions populaires indigènes comprenant diverses ethnies. Cette mythologie est riche d'un mélange de cultes, convoquant différentes spiritualités et c'est cet assemblage et cette multiplicité qui a directement inspiré « Éclairons les esprits ».

Ces croyances plurielles sont autant de trésors formels, visuels et symboliques composant la matière première de l'installation.

Des chapelets d'objets en céramique sont suspendus au plafond du lieu, composant un additionnement de symboles. Ces derniers sont tous empruntés à des légendes et à des éléments naturels des Philippines: des végétaux, des fleurs, des roches, des coquillages, des poissons et des formes rappelant le culte de différentes divinités.



Autour et à l'intérieur de ces lianes d'objets vient se loger un élément rayonnant : la bougie. Symbole commun à tous les cultes, elle se retrouve comme un amoncèlement de lumière dans des tas de coulées de cire accumulées posées au sol et au sein même des chapelets d'objets suspendus au-dessus.

Sur le mur se projette un large halo artificiel d'une de ces chandelles, comme une lune mettant à l'unisson une cérémonie universelle.

Ces chapelets pluri-mythologiques feront dialoguer les temps et les histoires afin de mettre en lumière cette richesse. »



ELLANDE JAUREGUIBERRY

Sculpteur et dessinateur, Ellande Jaureguiberry vit à Paris et travaille à POUCH Manifesto (ateliers d'artistes).

Il utilise une large gamme de matériaux et de techniques, mais fait en particulier usage de la céramique. Il développe une œuvre polymorphe qui interroge une relation d'appartenance et de résonance entre l'esprit humain et l'univers, une dialectique du corps et de l'espace, tentant de réunir les deux comme les aspects paradoxaux d'une même réalité.

En racinant sa recherche dans un rapport à l'inconscient, il explore les liens entre architecture et nature dans un va-et-vient entre structure et ornement.

Ellande Jaureguiberry a été diplômé de l'ESAM Caen/Cherbourg avec les félicitations du jury en 2016. Depuis, son travail a été exposé dans différentes institutions en France et à l'étranger tel que le salon de Montrouge, la A.ROMY Gallery à Genève, la galerie Dohyang Lee à Paris, la Villa Belleville à Paris, le Musée des Beaux-arts de Louviers, la galerie GLASSBOX ou l'Institut des Beaux-arts à Paris.



En 2018-2019, il a effectué une résidence de recherche au Jingdezhen Ceramic Institute en Chine en partenariat avec L'ENSA Limoges et la ville de Limoges. Il prépare cette année un duo show avec le paysagiste Inigo Segurola Arregui, à la galerie A.MANO Studio à Biarritz.

Son travail a été publié dans différentes revues dont The Steitz Magazine, la revue Point Contemporain, Connaissance des Arts et Le Parisien.



Lune et Chouette, Ellande Jaureguiberry

« Pour cette installation je me suis inspiré d'un récit philippin qui présente des éléments communs avec d'autres récits austronésiens répartis sur l'Insulinde (Bornéo, Sud des Philippines, Taiwan) mais que l'on retrouve également sous d'autres formes en Amérique du Sud. Il s'agit du récit de Lune et Chouette.

À l'origine, quand le monde était plat et vide, il n'était habité que par Chouette et Lune. Ils se marièrent à la demande de Lune. Chouette donna naissance à un très bel enfant, un fils. Lune demanda à retourner au ciel mais Chouette refusa en avançant comme raison qu'elle n'aurait assez de nourriture. Ils se disputèrent et finirent par divorcer. Lune exigea ensuite d'emmener son fils avec lui dans le ciel. Chouette refusa. Après s'être longuement querellés, ils décidèrent de couper leur fils en deux. Ainsi Lune prit avec lui, au ciel,

la moitié supérieure de l'enfant, Chouette garda sur terre la moitié inférieure. Arrivé au ciel, Lune coupa en petits morceaux sa moitié d'enfant. Ces morceaux devinrent les étoiles. Sur terre Chouette fit de même et les morceaux devinrent toutes sortes d'arbres. Parce que Chouette épousa Lune autrefois, et qu'elle en était éperdument amoureuse, cet oiseau pousse encore aujourd'hui son cri toutes les nuits de pleine lune.

Ce récit lié au passage entre la terre et le ciel, entre la vie et la mort, fait intervenir la thématique du corps coupé, éviscéré, morcelé ou divisé selon les variantes. C'est une thématique que l'on retrouve également dans mon travail et que j'ai ainsi pu explorer à travers ce mythe.

Dans cette installation, différentes évocations du mythe apparaissent comme des indices : des carreaux de grès constituent un bas relief qui évoque ce passage entre la vie et la mort, des bouches et des récipients apparaissent dans les renforcements rappelant cet épisode de manque de nourriture qui inquiétait Chouette, tout comme une petite statue au visage de chouette tenant un fruit.



Cet autel entouré de terreau peut également être perçu comme la maquette d'un monument, nous plaçant ainsi, nous spectateur, dans la posture d'un géant. À travers cette idée de miniature et de déploiement horizontal évoquant aussi le gisant, j'invite le visiteur à se baisser ou à placer le regard modestement vers le sol et à adopter ainsi une posture plus humble. Les petits dessins aux murs nous engagent à relever le regard. Ils évoquent librement des épisodes de cette histoire. »

SOLÈNE KERLO



Après ses années d'études à l'EM Lyon et ESMOD PARIS, qui l'ont amené à faire un voyage initiatique de 6 mois en Asie, Solène Kerlo décide, à l'âge de 30 ans, de poursuivre sa passion d'enfant trop longtemps oubliée : la peinture.

Son travail raconte ce retour aux sources, ce retour à l'esprit primaire et instinctif encore non formaté par les exigences de la société. Caractéristique des enfants comme des peuples primitifs, cette vision perceptive du monde s'appelle l'animisme.

Entre anthropologie et psychanalyse Jungienne, sa pratique intuitive est à la fois un témoignage de son propre chemin de déconditionnement et une invitation à se reconnecter à cette nature sauvage que l'homme moderne a enfouie sous des siècles de civilisation et d'hyper-rationalisme.

À partir d'une palette terreuse et texturée, Solène représente les symboles d'une calligraphie imaginaire et spontanée comme pour déterrer des entrailles de la terre un langage universel et immémorial qui communiquerait entre le visible et l'invisible, entre la matière et l'esprit.

Le Vol, Solène Kerlo

Le travail de Solène Kerlo est une quête des origines : il questionne le rapport de l'homme moderne à ses racines et à son inconscient mythologique.

En 2021, elle crée le projet nomade de recherche « La Grotte » autour de l'origine de l'art et l'art des origines dont la mission est de raviver les premiers mythes de l'humanité à travers l'exploration de sites naturels sacrés tels que les grottes, monts ou volcans. L'œuvre présentée à l'occasion du Prix Don Papa s'inscrit dans la continuité de ce projet.



Après le volcan Popocatepetl (Mexique) et le Licancabur (Chili), l'artiste continue ses recherches sur l'imaginaire des volcans de la Ceinture de Feu en sondant ici la naissance du mont Kanlaon et de l'archipel des Philippines avec la cosmogonie Bisaya de l'île de Negros : le mythe de l'Oiseau Manau.

Lutte tellurique entre le royaume du ciel et de la mer et en son centre l'oiseau-croix; Axe d'extension, axe unificateur de la matière vivante et vibrante au monde.

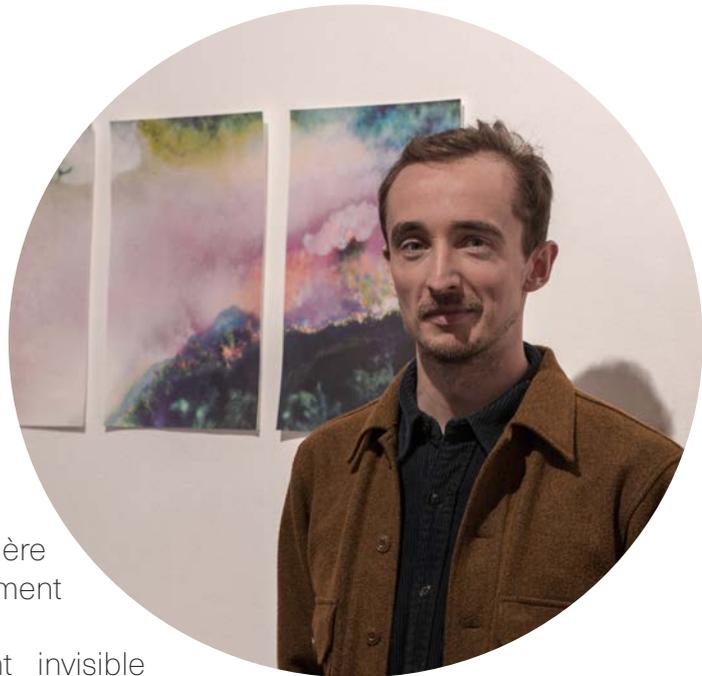
À la fois représentations intimes des énergies psychiques de l'artiste et motifs d'une cosmogonie ancestrale, les traces de cette peinture touchent à la fois au personnel et à

l'universel.

Cette tension de forces opposées n'est-elle pas en chacun de nous, êtres profondément paradoxaux ?

L'oxyde de fer, matière des premiers artistes et minerais puisé directement des entrailles des volcans, symbolise pour Solène Kerlo cette contradiction inhérente et millénaire à la condition humaine. L'archipel est le fruit de cette dualité résolue, la dialectique d'une confrontation apaisée des énergies de la Terre et de l'Esprit.

BENOÎT LEFEUVRE



Benoît Lefeuvre s'intéresse à la manière dont la mémoire est façonnée par l'écoulement du temps.

Il retranscrit visuellement ce mouvement invisible qui échappe à la perception humaine. Travaillant à partir de matériaux photosensibles, dont les agents chimiques se sont décomposés naturellement ou par manipulations, il métamorphose et sculpte ce support de mémoire.

Se révèlent alors des abstractions évoquant des paysages naturels ou oniriques. Celles-ci font références à des univers marins et géologiques dont le point de vue et l'échelle troublent notre perception. Ces matérialisations traduisent un processus autonome à l'image de l'érosion des récifs par la mer.



Iridescences, Benoît Lefeuvre

« Au travers de cette proposition, je me suis intéressé au mythe philippin de Magwayen, la divinité de l'eau et des mers. À la mort de sa fille elle se serait séparée de tous ses attributs de déesse marine dont sa conque qu'elle aurait enfouie sur l'île Panay afin que personne ne la trouve.

De nos jours, il existe un petit lac sur l'île appelé « Tinagong Dagat » où seraient dissimulés ses vestiges.

À partir de ce récit, j'ai matérialisé une ouverture vers ce lac dans lequel se devine, au travers du reflet de l'eau, la surface nacrée d'un coquillage de Magwayen.

Le triptyque d'images accompagnant cette sculpture, fige un instant iridescent de ce lac aux propriétés divines.

L'eau dans sa forme symbolique est métamorphose : elle précède et succède toute forme en devenir. Penser l'eau, c'est d'abord l'imaginer comme miroir jouant sur les apparences. Ici ses reflets troublent notre perception et donnent à voir des abstractions. »



NATACHA NIKOULINE

Natacha Nikouline, artiste française, née le 21 avril 1980 à Neuilly-sur-Seine, vit et travaille à Paris. Elle est descendante directe de l'illustre famille Moscovite, les Bakhrushin (fondateur du musée du théâtre). Sortie major de l'école des Gobelins à Paris, elle a suivi les cours de L'Académie Charpentier dans l'atelier historique de La Grande Chaumière.



Inspirée par les peintres Lev Tchistovsky et Irene Klestova, amis intimes de sa famille, elle s'exprime très jeune par le dessin, la peinture et la photographie. Son rapport à ce dernier médium a été initié par le don d'un Hassebelad 500 CM que son père lui a transmis quand elle avait quinze ans. Les corps, à commencer par le sien, les figures de la mort, et la flore fanée, constituent les éléments de son langage. Des lectures vont fonder la construction de son univers référentiel : « Messe des morts » de Stanislas Przybyszewski ; « Blesse, ronce noire » de Claude Louis-Combet, avec lequel elle développe une correspondance, « Histoires de masques » de Jean Lorrain ; « Là-bas » de Joris-Karl Huysmans. Les primitifs flamands, Edvard Munch, Jean Rustin, Francis Bacon, Léon Spilliaert influencent le développement de son œuvre.

Son travail consiste à évoquer le passage du temps qui se manifeste par la déliquescence organique et matérielle ainsi que par les manifestations de souffrances physiques et mentales. Elle donne à voir des images qui représentent des natures mortes composées de masques mortuaires, de fleurs fanées, de fruits pourris, d'objets du quotidien, de viande.

***Aswang*, Natacha Nikouline**

« Les Philippins sont terrorisés par les Aswang, personne ne sait vraiment à quoi ils ressemblent, ils sont le visage de la peur, littéralement, celle qui n'a pas de traits. Il est dit que ce sont des êtres métamorphes dévorant les fœtus.

Ce terme, « Aswang » signifie « démon ».
Un démon, c'est la peur qui prend visage.

Au commencement était le noir, le vide, le silence. Fermons les yeux pour voir. C'est dans l'obscurité la plus totale que j'ai trouvé le lieu où les figures de l'Aswang pourraient surgir. Je me suis mise à la recherche de ce qui nous regarde. Il a fallu basculer de l'autre côté, dans l'inéluctable scission du voir.

Cette recherche est une traversée qui passe à travers les yeux et l'inéluctable modalité du visible. Pour donner à voir l'invisible, l'impalpable, j'ai essayé de perdre les formes, de déjouer les pièges de la matière qui nous donne à voir. Il n'y a rien à voir ici, tout se mélange, s'agglomère, s'entasse, s'absorbe, se dissout, se cache, se perd, devient méconnaissable et absurde mais surtout, tout se passe de l'autre côté, par les yeux de ce qui nous regarde. C'est là que la peur et l'angoisse prennent naissance.



L'utilisation du noir, nous renvoie à une autre peur primitive, le vide qui nous constitue jusqu'à ce qu'il nous absorbe. Il y a un mouvement qui nous entraîne vers le rien dans cette composition que nous ne pouvons pas toucher or d'après Merleau Ponty « voir ne se pense et ne s'éprouve ultimement que dans une expérience du toucher » et « toute vision a lieu dans l'espace tactile ». Pour voir le démon, il faut devenir démon. J'ai donc touché et éprouvé chaque matière qui constitue cette photographie pour trouver cette vision de l'Aswang.

J'organise ici une vision suffisamment équivoque pour vider le sens même des matières que j'utilise et ainsi accéder à un ailleurs où surgit cette apparition métamorphe. À la limite, cette composition peut aussi être regardée comme un autoportrait incongru. »

MACHA PANGILINAN

Macha Pangilinan est une artiste d'origine russo-philippine qui vit et travaille à Paris.

Sa recherche gravite principalement autour du corps et de sa représentation sensuelle dans différents environnements dramatiques.

Macha Pangilinan est diplômée de Beaux-Arts de Moscou. Cette formation, purement académique, lui a permis de renverser les codes d'objectivation des femmes dans l'histoire de l'art en utilisant le langage de la peinture classique et figurative, contribuant ainsi à la réécriture de ces images iconiques. En particulier, le concept du female gaze, qui se manifeste par l'objectivation du corps masculin, joue un rôle très important dans la pratique de l'artiste qui a grandi dans une société russe traditionaliste et patriarcale. La nudité masculine dans ses œuvres rend les hommes exposés et vulnérables, dans leur sensualité et leur beauté. Le regard féminin est posé sur l'homme de la même manière que le regard masculin est d'ordinaire posé sur le corps féminin.

Travailler dans un contexte multiculturel, inspirant et vivant, comme celui de Paris lui a également permis de créer son système symbolique artistique en construisant sa propre mythologie. Son univers est un rêve surréaliste rempli de couleurs néon, de trous noirs et de personnages troublants. Les êtres qui peuplent ses œuvres viennent de notre monde, mais ils renaissent en entrant dans la



surface de ses œuvres au bord de la piscine. Cette dernière, élément récurrent dans son travail, devient un centre scénographique et le lien entre les deux mondes. C'est le lieu magique de la transformation, un vide, un trou noir.

Elle s'emploie à développer une relation intime faite de perceptions. Pour ce faire, elle se doit de toujours être en recherche, menant pour ainsi dire une investigation phénoménologique. Selon elle, pour être artiste, il est nécessaire de trouver le moyen d'être observateur distant presque à la façon d'un scientifique. C'est pour cela que l'on parle d'investigation, parce que Macha Pangilinan est en quête récurrente de cette distanciation qui permet de goûter au réel différemment, hors du cadre émoussé de l'habitude.

L'objectif de son travail est de rendre l'imaginaire réel, c'est-à-dire d'en faire un objet, une œuvre, pour préserver son rapport à ce sujet.



***Bari-bari apu*, Macha Pangilinan**

Le diptyque de Macha Pangilinan nous plonge dans un récit intime de sa famille. Dans la terre natale de son père, la province de Nueva Ecija, on croit aux nuno, les nains-esprits vivant dans les fourmillières. Le passage par les lieux habités par les nuno nécessite une permission.

« Bari-bari apu, makilabas kupu » (dialecte de kapampangan) est une demande d'enchantement pour nous excuser de toute malédiction, qui signifie « Pardonnez moi, je veux passer sans déranger votre paix ». La personne qui néglige cet accord sera maudite et souffrira de maladies diverses, selon les croyances locales.

« En 1992 après la chute de l'URSS mon père a amené ma mère et moi aux Philippines pour la première fois. En traversant la rizière qui liait les plantations familiales avec la maison, mon père n'a pas demandé aux nuno la permission de passage pour les nouvelles arrivantes étrangères – ma mère et moi. Le lendemain je suis tombée malade et je fus hospitalisée.

Cet évènement a bouleversé la famille, malgré le fait que c'était une gastro ordinaire, la raison était évidente – j'avais été maudite par les nuno en raison de mon passage non autorisé. La solution a été vite trouvée : j'ai été baptisée sur le champ. »

Cette anecdote familiale, qui a servi comme source d'inspiration pour *Bari-bari apu*, est un souvenir reconstitué. En utilisant les témoignages de ses proches, les images d'archives, extraites d'une vieille pellicule VHS, l'artiste essaie de reconstruire cette chaîne d'événements pittoresques.

JEANNE RÉVAY

Jeanne Révay est née en 1986. Après des études de philosophie et un master d'art plastique elle développe un travail artistique où se mêlent photographie, dessin, sculpture et vidéo. Son travail est autant un questionnement sur la matière elle-même que sur le monde qui l'entoure.

Se croisent alors différents matériaux : feu, poudre de pastel, fusain, matière numérique, mousse expansive.

On aperçoit aussi le corps fragmenté, comme des parties isolées, détachées et des instants captés dans la nature minérale, végétale et animale. Chacun peut alors y développer sa propre histoire par l'interprétation singulière d'un monde qui s'offre à lui.

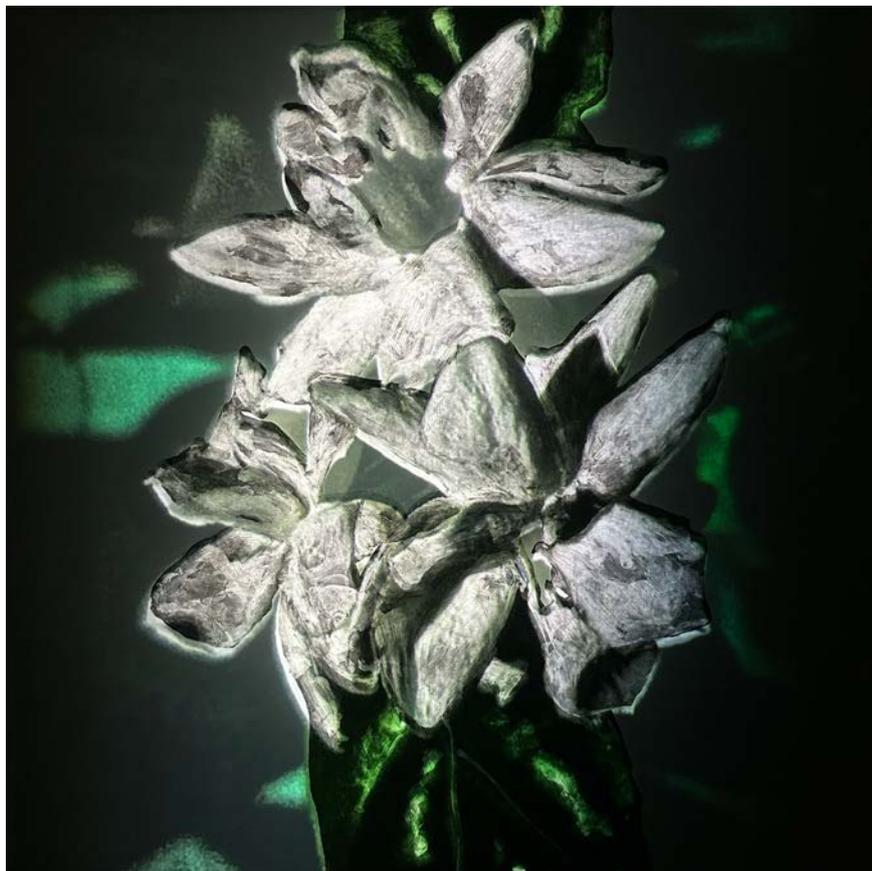
En 2020 elle a sa première exposition personnelle à la galerie Houg, elle propose alors une série de dessins en noir et blanc ainsi que des vidéos et sa série au pastel sec Cumulus. Ce travail est principalement axé sur le corps et sur le cosmos. Infime monade disséquée le cosmos fait alors corps avec l'artiste elle-même qui se situe dans un au-delà, toujours incarné.

Son second solo show en 2022 explore sa pratique du dessin et de la photographie qui en créer une image qui brouille la frontière entre ces deux médiums et donne à voir une image en trois dimensions.



Sampagita, Jeanne Révay

« Selon le conte philippin, Anita et Ernesto s'aiment d'amour et se promettent fidélité jusqu'à la fin de leurs jours, mais le destin en décide autrement : Ernesto épouse une autre femme et Anita se suicide d'amour. Elle va sous l'arbre de leur serment et grave avec le poignard sur le tronc sumpa kita : « tu es ma promesse » qui peut s'interpréter comme sinusumpa kita : « je te maudis » et s'enfonce le poignard dans le cœur. Sur la tombe pousse une plante que l'on appelle en souvenir de ce suicide d'amour Sampagita.



Quand j'ai découvert ce conte sur la naissance de cette fleur de jasmin qu'on nomme aux Philippines Sampagita et qui est aussi la fleur nationale de ce pays, j'ai tout de suite été frappée par le contraste entre la violence du conte et la douceur de la fleur en laquelle Anita se métamorphose. Ma série Phantasia à laquelle appartient le travail présenté pour Don Papa, utilise une technique particulière en cela qu'il y a une projection photographique sur un dessin au fusain. Le fusain est un matériau qui est entre le bois et les cendres. C'est un bois brûlé, une poudre

noire qui n'est pas sans rappeler le passage de la vie à la mort. Projeter une photographie de cette fleur Sampagita sur son ombre dessinée au fusain, c'est faire revivre le fantôme d'Anita sous une forme presque tridimensionnelle. J'ai voulu représenter cette fleur à l'échelle humaine pour que celle-ci s'impose à nous comme un corps métamorphosé et dont la lumière presque lunaire nous parvient encore, celle d'un amour déçu, et qui malgré tout cherche à engendrer de la beauté, de la vie et de l'espoir. »

MAXIME TESTU

Maxime Testu réalise des peintures, des dessins à l'encre, des eaux-fortes, des gravures et des sculptures qui témoignent de manière satirique de son environnement. Il développe dans son travail les thèmes de l'artiste dans son atelier et de son rapport à la Nature, chers aux avant-gardes européennes. Peintre en proie avec la matérialité de la peinture, Maxime Testu rejoue avec les codes des peintres expressionnistes. Il nous entraîne dans son univers, brossant un panorama réel et fantasmé d'une réalité économique, géographique et temporelle.

Il a étudié à l'ENSBA de Lyon et à la HEAD, à Genève. Il a récemment participé à la résidence Archipel en partenariat avec le FRAC Grand Large et a exposé au FRAC de Dunkerque en janvier 2021.

En 2017 il a participé à la 68e édition de Jeune Création aux Beaux-arts de Paris et a exposé à Genève, Lausanne, Bruxelles, Paris et Dijon. Il a présenté ses travaux au salon de Montrouge et a participé en 2018 au vingtième prix de la fondation d'entreprise Ricard.





***Vision, Le démon de la peinture et
Dans les bois, Maxime Testu***

Les œuvres proposées par Maxime Testu puise dans l'imaginaire de l'Auswang, terme générique du folklore Philippin pour qualifier les créatures démoniaques (les vampires, les sorcières, les loups-garous etc.)

L'artiste a volontairement élargi cette thématique pour questionner, plus globalement, la noirceur des sentiments humain.

L'omniprésence du noir, travaillé par effacement, à la manière d'un monotype, est lié à son goût pour l'œuvre graphique d'Odilon Redon.

En trois peintures et avec cette palette mêlée de vert l'artiste livre une vision cauchemardesque et chimérique de l'âme humaine.

SARAH VALENTE

Sarah Valente (née en 1988 à Paris) est une artiste plasticienne française.

Sa quête : montrer l'invisible, les faces cachées du monde, les aspects méconnus de la nature ainsi que la richesse infinie des forêts et de leurs habitants.

Ses liens avec la forêt remonte à son enfance, passée hors de la ville.

L'environnement naturel de ses jeunes années est rapidement devenu une source d'inspiration majeure pour l'artiste.

Les méandres ludiques et l'exploration infantile des forêts environnantes se sont transformés en une passion sincère pour les arbres et la forêt qui constituent aujourd'hui le moteur principal de son œuvre.



La force imposante et inattendue de la nature et de son monde invisible, ses couleurs, le lien de l'homme avec la forêt, ses implications spirituelles, et le rôle que joue le végétal dans l'évolution de notre espèce deviennent des sujets de fascinations pour l'artiste.

Elle travaille sur la lumière Ultraviolette depuis qu'elle découvre que les insectes et certains animaux perçoivent le monde comme une succession de signaux fluorescents qui leurs permettent de se repérer, de se nourrir, et de vivre.

Son travail s'accompagne souvent d'un principe de double lecture : nous pouvons l'observer soit avec notre vision humaine grâce à la lumière du jour, soit avec une vision animale grâce à lumière Uv, dite lumière Noire.

Elle est actuellement résidente aux ateliers POUCH Manifesto à Clichy, Paris, France, avec 180 artistes plasticiens.

Elle lance fin 2021 le projet GreenLine Foundation dont l'objectif est de sensibiliser le grand public à la préservation des forêts et des grandes forêts primaires grâce à l'art.

La plante et le guérisseur, Sarah Valente

« Une invitation au voyage dans le monde mystique des plantes et de leurs apparences cachées aux yeux des hommes.

Cette œuvre explore la connexion imperceptible entre l'esprit de la plante et celui du guérisseur.

Le guérisseur, le chaman, est celui qui possède cette faculté de communiquer avec l'invisible, et d'établir un dialogue entre le monde végétal et celui des humains.

Il sait ce que nous avons oublié : ce lien qui unit l'homme depuis toujours et pour toujours à l'esprit de la nature, mère de toute civilisation.

Les plantes utilisées pendant les rituels sont élevées au rang d'objets sacrés, et emmènent leurs consommateurs sur la voie de la guérison mais aussi dans des mondes magiques et parallèles.

Je vous invite dans ce monde inaccessible à travers cette œuvre composée de sculptures et de végétaux sélectionnés pour leurs symboliques, et leurs présences dans les mythes et légendes emblématiques des forêts de l'archipel des Philippines.

Le spectateur est ici un explorateur de l'invisible plongé dans un langage mystique, et inconnu. Un esprit merveilleux prend place et nous guide dans la beauté infinie d'un monde végétal qui a tant à nous dire et à nous apprendre.

Les abeilles, autres insectes, et animaux ont la faculté de voir sous le prisme de la lumière ultraviolette, c'est grâce à ce phénomène de fluorescence que la communication entre les plantes et les insectes s'opère. C'est un langage visuel extraordinaire et envoûtant mis au point par les plantes pour communiquer avec le monde animal. »



JING WANG

Artiste plasticienne et performer, Jing Wang, d'origine chinoise vit à Paris depuis 2014.

Née en 1983 à Changsha, la capitale de la province de Hunan en Chine. Cette ville est symbolique de la naissance du communisme chinois. Le président Mao est né dans le Hunan et a suivi, dans sa jeunesse l'école de Changsha Shifan pendant quelques années. Elle a passé toute sa scolarité sous les statues de Mao. À l'âge de 19 ans, elle quitte ses études d'économie à l'Université de Hunan pour suivre sa vocation artistique en France. En 2010, elle sort diplômée avec les félicitations du jury de l'École Supérieure d'Art et Design Grenoble-Valence.



Elle travaille sur la mémoire individuelle et collective, ainsi que sur la perception de la « vérité » dans la vie quotidienne. Avec poésie et humour, elle explore des formes visuelles, propose des narrations entre fiction et réalité, décentre le regard en introduisant une part d'énigme et d'espoir. Photographie, performance, sculpture, installation, vidéo et dessin..., pour elle, ce sont des "outils". Elle les choisit en fonction de ce qu'elle veut exprimer.

Contes, Fragments Rêvés, Jing Wang

« L'œuvre que je présente aujourd'hui associe les origamis et les pierres semi-précieuses; Quatre macrophotographies de fragments de la sculpture, jouant avec plusieurs sources de lumière et un fond noir, tirées en grand format.

Dans ma sculpture, un monde miniature est soutenu par des tiges en laiton, comme un royaume en suspension entre ciel (le globe en verre soufflé) et terre (le socle patiné en doré vieilli). Étant donné que les Philippines comprennent plus de 7 000 îles, les quinze pierres Malachite-Azurites sont choisies pour symboliser ce pays insulaire. Les couleurs de ces minéraux sont semblables à celles de la Terre : du vert émeraude au bleu saphir, en passant par quelques nuances de rouille.

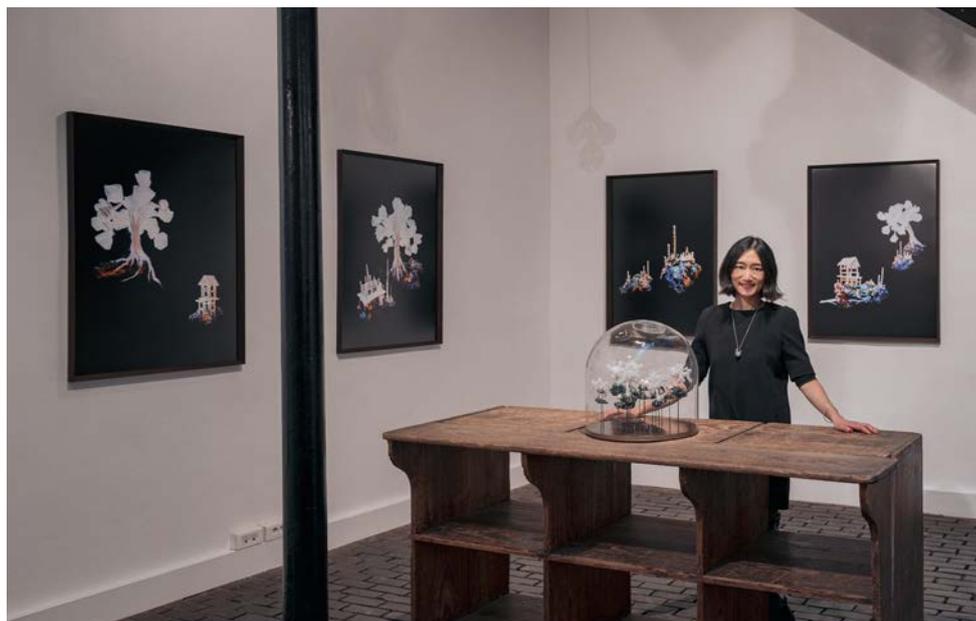


Cette sculpture adopte un langage allégorique, où les origamis symbolisent des éléments inspirés de quatre contes des Philippines * : des bâtons enroulés de fil doré représentent des bambous ; sept arbres faits en papier traditionnel de fibres de mûrier signifient les sept sœurs de Bisaya ; trois cabanes dorées représentent les trois familles ; deux chaises sur une plate-forme décorée par des touches de feuille d'or, symbolisent le roi et la reine des océans.

Dans ces paysages fantasmagoriques, vidés de toute présence humaine et animale, la végétation semble reprendre ses droits. Seuls les constructions, les chemins escarpés et les mobiliers rappellent leur passage.

Le travail macrophotographique a pour but d'explorer le sujet sous un autre angle. Il apporte une nouvelle lecture et nous entraîne dans une narration de l'imaginaire. Les fragments de la sculpture me permettent de m'exprimer librement, avec des mises en scène précises.

L'opposition entre les dimensions réduites de la sculpture et les macrophotographies tirées en grand format permet aux spectateurs une variation de points de vue. Ce travail éveille un dialogue entre mémoire collective et individuelle, qui interroge les relations entre l'humain et la nature.



* Ma démarche est inspirée de ces quatre contes des Philippines :

Origine de l'humanité : Malakas et Maranda, le premier couple né dans les bambous, sauvé par la divinité de la paix Amihan, sous l'apparence d'un oiseau.

La légende de la méduse : Autrefois, les méduses avaient des arêtes comme les poissons. Un jour, pour sauver la reine des océans qui était gravement malade, une méduse a été envoyée sur terre pour chercher le foie d'un singe vivant. Ayant échoué, elle fut frappée par les soldats du royaume jusqu'à ce que toutes ses arêtes soient cassées. C'est ainsi que les méduses sont devenues des mollusques.

Origine des sept îles Bisayas : Sept soeurs étaient tellement gâtées et mal éduquées qu'elles laissèrent leurs parents âgés mourir de faim. En punition, un vieillard sur la plage les transforma d'un coup de canne en îles dans la mer de Bisaya.

Origine de la mangue : La jeune et souriante Mangali soignait les pauvres et les aveugles. Après sa mort, une fée enterra son cœur dans une clairière. Quelques jours plus tard, un arbre poussait à l'endroit où le cœur avait été planté et donnait de délicieuses mangues. »

WIKTORIA



Wiktoría, née en 1991, à Lublin, Pologne, est diplômée de l'Académie des Beaux-Arts de Varsovie. Elle vit et travaille aujourd'hui à Paris.

Sa pratique se consacre à notre relation à la nature, utilisant la sculpture et la performance. La conception d'installations performatives, d'objets, de traces, les gravures éphémères viennent enrichir ses recherches sur la perception de notre environnement. Les œuvres ré-installent et recréent des rituels, à la lisière du sacré, qui confèrent aux pierres et aux plantes un pouvoir analeptique.

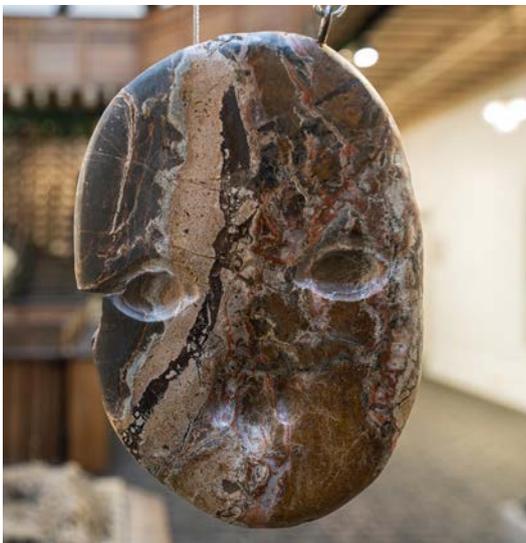
Les œuvres embrassent une idée ouverte et libre de la sculpture, où la limite de l'objet et du corps est indéterminée. La sculpture est à la fois la pierre et le corps qui l'étreint et l'espace entre. Elle n'existe que par la rencontre et l'interaction physique. Et veut être le moyen de reconstitution de notre relation à la nature.



Imprint-Face et Imprint-Body, Wiktorja

« Dans la mythologie ancienne des peuples Blaan, Melu - leur divinité suprême - a créé les hommes à partir de sa peau et des minéraux issus de la création de la Terre. Ce mélange des tissus, d'argile, de roche a donné une forme humaine qui pouvait être vivifiée.

Dans ma pratique, consacrée à notre relation à la nature, j'utilise la pierre comme un catalyseur d'expérience, qui symbolise la fusion du corps et de la terre. Les éléments sont le point de départ de la « création » et peuvent recréer une relation perdue, intime, magique, sacrée entre l'homme et la nature.



Une Sculpture-Empreinte (Imprint-Sculpture) est la trace d'un corps en terre, qui symbolise une fusion avec la terre. La forme sculptée correspond au corps allongé. Les empreintes-visages, sculptées dans le jaspé - pierre dure, semi-précieuse peuvent être éprouvées par les visiteurs - touchées et vécues en agissant avec son propre corps pour sentir le contact de la pierre froide, sentir l'odeur de la terre. Le jaspé, venu de Pologne et qui se trouve aussi aux Philippines, porte l'histoire des transformations géologiques de la planète.

Les sculptures sont inspirées par les significations et les valeurs culturelles des roches, de la croyance en leur propriété surnaturelle et magiques. Ainsi que des amulettes ou des talismans, issus des traditions anciennes, ces objets de pouvoir sont également des objets de guérison, et évoquent les ex-voto primitifs trouvés dans les anciens temples. Ici, elles peuvent symboliquement nous guérir de notre déconnexion avec la nature.

Ces œuvres embrassent une idée ouverte et libre de la sculpture, où la limite de l'objet et du corps est indéterminée et n'existent que par la rencontre et l'interaction physique avec le visiteur-se. »



Un commissariat *HostingArt*

Le Prix Don Papa Art Program France, anciennement Art Canister France, est un projet initié par la marque Don Papa Rum et confié depuis sa création en 2019 à HostingArt.

HostingArt propose, dans le cadre de cette collaboration artistique entre Don Papa Rum et la scène artistique française, un projet en trois temps forts : un appel à création, l'organisation d'une exposition-concours et une remise du Prix.

Notre collaboration est née d'une rencontre à l'occasion de la création du Prix Art Canister France 2019. Choies comme responsables du prix d'art contemporain, nous avons pu, lors de l'organisation des deux premières éditions menées avec succès, apprécier nos approches et compétences respectives. Nos expériences, nos personnalités complémentaires et nos aspirations communes nous ont donné envie de continuer à travailler ensemble et de créer un véritable duo efficace et inventif autour de l'Art : HostingArt.

Animées par la même volonté de mettre l'art au centre de la vie quotidienne, nous souhaitons sensibiliser les publics, associer l'Art à l'entreprise afin de promouvoir la création contemporaine !

